

Ouverture

Fabienne Pomel

▶ **To cite this version:**

Fabienne Pomel. Ouverture. Fabienne Pomel. Cornes et plumes dans la littérature médiévale : attributs, signes et emblèmes , Presses universitaires de Rennes, pp.13-21, 2010, 978-2-7535-1032-6. 10.4000/books.pur.28867 . hal-01615024

HAL Id: hal-01615024

https://univ-rennes2.hal.science/hal-01615024

Submitted on 13 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OUVERTURE

Fabienne Pomel

Étudier ensemble les cornes et les plumes tient quelque peu de la gageure : après le miroir et les clefs [1], le séminaire du CETM s'est en effet proposé d'étudier les représentations symboliques et les usages littéraires développés autour de ces deux éléments métonymiques initialement rattachés à l'animalité. Mais pourquoi les associer ? La corne terrestre et la plume aérienne ont chacune nourri un imaginaire propre, qu'on pourrait croire totalement opposé. Pourtant, elles sont parfois associées comme dans la figure de Satan, à la fois cornu et ailé, ou encore dans le personnage de Merlin étudié par P. Walter : par ses métamorphoses en cerf et sa mue dans l'*esplumoir*, il combine en effet les deux attributs. Si la corne et la plume peuvent toutes deux se rattacher à la production littéraire comme outils de l'écriture, la plume semble pointer vers l'écrit, la corne vers la production sonore. Mais à travers l'oiseau et le chant, la plume renoue aussi avec la voix.

Ce qui réunit cornes et plumes, c'est d'abord leur statut de synecdoques qui en fait des attributs corporels, et plus généralement de possibles attributs emblématiques dont des figures humaines peuvent à leur tour êtres dotées. Cornes et plumes assurent dès lors une fonction de signes extérieurs, marqueurs d'une identité revendiquée ou à assumer. Cette autonomie par rapport à l'animal auquel elles se rapportent initialement se prolonge dans leur possibilité d'acquérir le statut d'objet d'usage : plume à écrire, corne à boire ou corne instrumentale dans laquelle souffler. La polyvalence particulière de la corne, qui se dédouble en récipient ou

1. Ces deux premiers programmes ont donné lieu à publication des deux volumes aux Presses Universitaires de Rennes sous ma direction : *Miroir et jeux de miroirs dans la littérature médiévale* (2003) et *Les clefs des textes médiévaux : pouvoir, savoir et interprétation* (2006).

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

en instrument à vent, comme par exemple dans le *Lai du Cor*[2], offre divers avatars particulièrement exploités par la littérature arthurienne : un risque de dispersion supplémentaire…

Il ne saurait être question d'esquisser un imaginaire figé des cornes et des plumes, dans la mesure où la symbolique n'est jamais univoque, comme l'a montré M. Pastoureau en étudiant les couleurs ou tel animal. Ni la corne ni la plume ne sont exclusivement positives ou négatives. Certes, dominent autour des plumes les images du vol et de la mue qui peuvent signifier une conversion ou une métamorphose spirituelle ou mystique. Ainsi, les textes médiévaux relaient la métaphore antique de l'âme ailée que l'on retrouve aussi bien dans les textes allégoriques comme l'*Aviarium* d'Hugues de Fouilloy étudié par R. Cordonnier ou les *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville, que dans la poésie mystique d'Hadewijch d'Anvers analysée par M.-G. Grossel. Mais *L'Aviarium* fournit un bon exemple de l'ambivalence des plumes, qui présentent une valence positive par leur association à la contemplation, aux vertus ou à la repentance, mais peuvent aussi bien renvoyer à l'orgueil ou à l'hypocrisie à travers le plumage comme apparence trompeuse ou déguisement. De la même façon, D. Hüe souligne que les cornes présentent dès la tradition biblique et patristique une ambivalence : signes d'une puissance virile, voire sexuelle, ou plus généralement guerrière, politique ou religieuse, les cornes sont d'abord une arme[3]. Moïse s'en voit ainsi doté (peut-être accidentellement à partir d'une traduction problématique[4]), mais le diable tout aussi bien, à partir de la comparaison avec la Cérastes, vipère cornue. La polysémie et les équivoques possibles autour du mot « corne », terme surdéterminé dans les sotties et chez les Grands Rhétoriqueurs, comme l'a montré F. Cornillat à propos des « rimes cornantes[5] », contribuent à subvertir toute distinction entre bien et mal, positif et négatif. Les cornes ou cors du cerf traduisent la même ambivalence de l'attribut :

2. On peut lire en appendice la traduction de ce texte, aimablement proposée par N. KOBLE, dont on peut consulter l'édition et les notes dans *Le Lai du cor et le Manteau mal taillé. Les dessous de la Table Ronde*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2005.

3. F. BADER, dans « Le nom de la "corne" et ses métaphores dans les lettres indo-européennes anciennes » dans *Mélanges de linguistique et de littératures anciennes offerts à C. Moussy*, B. BUREAU et C. NICOLAS (dir.), Louvain/Paris, Peeters, 1998, signale le sens étymologique « qui donne des coups » et souligne le sème de la dureté. La corne est d'abord une excroissance portée sur la tête et qui revêt une fonction d'arme.

4. Voir la note 13 dans l'article de X. MURATOVA à ce sujet.

5. Voir le chapitre de F. CORNILLAT sur les « Rimes cornantes » dans *« Or ne mens ». Couleurs de l'éloge et du blâme chez les Grands Rhétoriqueurs*, Paris, Champion, 1994, p. 308 et suiv. Il évoque une « "neutralisation" des repérages éthiques du sens », p. 322.

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

les cornes sont un attribut viril, et même parfois sous la forme du cor un équivalent du phallus, comme C. Ferlampin-Acher le propose pour le roi du *Guillaume d'Angleterre*, mais leur signification s'inverse en signe de défaillance sexuelle chez le mari cocu qui s'en voit doté dans un rituel social apparenté au charivari, que M. Rousse décrit chez les Cornards ou Conards de Rouen. La corne devient alors un phallus postiche[6] ou un substitut du membre défaillant, et le signe dérisoire d'un pouvoir perdu. Sous la forme du cor, la corne se rattache encore à une fonction virile, plus précisément guerrière, dans l'épreuve arthurienne qui consiste à boire d'un trait une corne remplie de vin : épreuve d'endurance qui qualifie le guerrier, elle déploie aussi des enjeux d'ordre sexuel sous la forme d'un test de fidélité qui peut être déplacé sur les dames, comme l'observe N. Koble. Mais la corne possède aussi une fonction nourricière qui la rapprocherait cette fois de fonctions féminines : ainsi de la corne de licorne qui nourrit père et fils dans le *Conte du Papegau* évoqué par P. Victorin et C. Girbéa. La corne d'abondance, qui viendrait peut-être de la corne de la chèvre Amalthée qui a nourri Jupiter enfant[7], se rattacherait ainsi plus largement à des fonctions de fécondité qui mettent en jeu le corps, masculin ou féminin. L'homophonie entre cor et cors (le corps) est d'ailleurs volontiers exploitée dans les textes médiévaux : C. Ferlampin-Acher propose en ce sens de lire le cor perdu par le roi dans le *Guillaume d'Angleterre* comme renoncement à la chair, tandis que P. Victorin trouve un jeu de mots analogue autour du personnage du nain Tronc dans *Isaïe le triste* : son cor est une synecdoque de sa puissance et une relique du petit roi de féerie, Aubéron, mais aussi le signe de son corps à retrouver. Le cor apparaît encore comme le signe emblématique d'un pouvoir dans le registre de la magie : talisman royal, objet guérisseur, le cor assure des fonctions apotropaïques variées. Son souffle peut déclencher des tempêtes, mais il protège aussi des mauvais souffles et des agressions. Saint Blaise, guérisseur des maux de gorge et protecteur du bétail, se voit ainsi doté d'un cor[8]. Son pouvoir merveilleux et magique est lié au souffle qui suscite enchantement ou épouvante par la « magie du son lieur[9] ».

6. F. Cornillat emploie cette formule à propos de la cornette (coiffure) dans « Or ne mens », *op. cit.*
7. Guy de Tervarent, dans *Attributs et symboles dans l'art profane*, Genève, Droz, 1997 (1re éd. 1958) rappelle cette hypothèse tout en avançant une seconde : Hercule en luttant contre un taureau lui aurait brisé une corne qui, recueillie par une nymphe, aurait produit des fruits.
8. Voir le chapitre que lui consacre A. S. Magnusdóttir, *La voix du cor. La relique de Roncevaux et l'origine d'un motif dans la littérature du Moyen Âge (XIIe-XIVe s.)*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1998, qui évoque la circulation des souffles dans une logique calendaire.
9. A. S. Magnusdóttir, *op. cit.*, p. 123.

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

Au-delà d'une ambivalence symbolique commune, mais assez banale, on peut mettre en relief des logiques symboliques en partie convergentes entre cornes et plumes.

Cornes et plumes assurent volontiers des fonctions de médiation, d'échange et de communication. Ainsi le cor est souvent objet de don ou de vol, opérant une déstabilisation de l'ordre social, observe A. S. Magnusdóttir. Souvent, cornes et plumes s'inscrivent dans des passages entre deux temps, deux espaces ou deux mondes. Comme le montre bien K. Ueltschi, le cor est d'abord un signal ou un opérateur de passage temporel. Il signale un événement, le début ou la fin d'une aventure et marque une scansion temporelle, dans un contexte quotidien – on corne l'eau, l'aube ou le déroulement de la chasse –, ou dans un contexte symbolique : le cor de Roland signale ainsi sa mort imminente ou les cors angéliques le Jugement dernier ; des sonneries rituelles marquent le passage des saisons… A. S. Magnusdóttir a montré de manière approfondie la fonction de scansion cosmique et rituelle du cor, lié au souffle. M. Rousse, D. Hüe et P. Walter retrouvent cet aspect calendaire et carnavalesque associé aux cornes du cerf et aux déguisements rituels liés aux fêtes de janvier et au renouvellement de l'année, période d'ailleurs propice aux contacts entre mondes des morts et monde des vivants. La fonction psychopompe du fantôme du roi Bel Nain, aux cornes lumineuses, dans le *Conte du Papegau*, décline cette fonction de passage entre deux mondes. La métamorphose de Merlin en oiseau (en merle blanc ?) peut se lire, suggère P. Walter, comme le signe de son rajeunissement tandis que ses cors renverraient à sa longévité. Se transformer en oiseau incarne le rêve du salut dans la poésie mystique ou le *Pèlerinage de Vie humaine* de Guillaume de Digulleville : il s'agit encore d'un passage dans un autre monde, celui du divin et de la béatitude céleste. Les métamorphoses en oiseau dans les textes courtois étudiés par C. Noacco renvoient à une autre sorte de passages entre monde humain et monde féerique, ou monde humain et animal. L'acquisition de cornes ou de plumes traduit donc souvent une forme de transcendance sur le temps. Le cor ou la corne, comme la plume, sont fréquemment des signes associés à des passages entre vie et mort, ici et ailleurs, même et autre, qui impliquent un facteur temporel. Plus subtilement, P. Victorin repère une opposition d'orientation temporelle entre la corne liée au passé et la plume orientée vers l'avenir dans le *Conte du Papegau*, tandis que C. Girbéa voit dans le traitement de la corne et de la plume l'imbrication de deux temporalités, historique et mythique.

Le rapport de la corne et de la plume à la parole, orale ou écrite, représente une déclinaison possible de cette fonction d'échange et de communication. Le cor de chasse sonne ainsi des « mots », un discours qui se situe au seuil du langage

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

articulé, au lieu où le langage advient comme signal et code à partir de la modulation du souffle. Les textes évoquent la « voix » du cor et « corner » peut d'ailleurs signifier « sonner du cor », mais aussi « crier », « déclarer », « parler » ou « faire du bruit[10] »… V. Naudet observe que « le son du cor apparaît comme un en deçà du langage », une voix « inquiétante, dissonante, animale, instinctive mais aussi introspective et magique[11] ». F. Garnier note que « dès la seconde moitié du IXe siècle, on trouve la représentation du cornet liée à l'expression vocale[12] ». Il évoque la décoration d'une initiale du texte sur l'interjection dans l'*Ars minor* de Donat représentant une sirène qui souffle dans deux cornets, ou la corne d'où sortent fleurs et mots et dans laquelle souffle le personnage de Logique. En ce sens, la corne renvoie bien à l'expression orale sous sa forme vocale, et entretient un lien essentiel au souffle, à la bouche et à la parole, comme l'a bien développé A. S. Magnusdóttir. Comme « objet-texte », selon la formule de S. Abiker à propos du *Lai du cor*, le cor double le message oral du messager qui le porte par une inscription gravée, alliant ainsi parole orale et écrite. La plume entretient également un rapport privilégié à la parole : si la plume est d'abord l'outil de l'écrivain, comme le souligne J.-L. Benoît à propos de Gautier de Coinci, M.-G. Grossel montre qu'elle peut prendre la forme d'une voix ailée, d'une parole ascensionnelle à laquelle l'écriture et la lecture allégoriques s'assimilent volontiers. C. Noacco évoque Philomena, transformée en rossignol, et étymologiquement « celle qui aime le chant », comme un double possible de l'auteur. Les plumes vertes du perroquet dans le *Conte du Papegau*, sont associées à une voix ludique, lyrique et romanesque de l'oiseau parleur, chargé de consigner les aventures d'Arthur. La fonction de héraut d'armes assurée par ce *papegau* rejoint ainsi la fonction du cor comme outil de publication et d'annonce, ce que soulignent le nom du messager Cornard chez Jean Bodel ou la corne de Renommée chez Christine de Pizan[13]. Le cor semble volontiers s'inscrire dans une opposition entre parole et mutisme, proclamation publique et silence, comme dans l'épreuve de fidélité mise en scène

10. Voir les exemples proposés par F. Cornillat dans *« Or ne mens », op. cit.*, p. 309 et suiv. qui étudie également le sens des dérivés par préfixation ou suffixation.
11. « Voix de cors. De la *Chanson de Roland* au *Seigneur des Anneaux* », dans *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui*, Actes du Colloque du Crelid, A. Besson et M. White-Le Goff (dir.), Paris, Bragelone, Essais, 2007, p. 31-43 (p. 35 et 41).
12. *Le langage de l'image au Moyen Âge,* t. II. *Grammaire des gestes*, Paris, Le Léopard d'or, 1989, p. 190.
13. « En cellui temps, comme Renommee atout ses cors et buisines eust corné et encore cornast en la contree ou j'estoie […] », *Le livre de l'Advision Cristine*, éd. L. Dulac et C. Reno, Paris, Champion, 2001, p. 14.

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

dans le *Lai du Cor* ou le *Tristan en prose* : il s'agit de révéler ou masquer la faute sexuelle. C. Ferlampin-Acher retrouve cette tension entre secret et révélation en étudiant la culpabilité dans le *Guillaume d'Angleterre.*

En tant qu'attributs, la corne et la plume apparaissent aussi comme des signes d'identité ou d'identification : signes allégoriques, héraldiques, politiques ou sociaux… Le plumage sombre de Procné est signe de deuil, comme l'observe C. Noacco, tandis que la crête de Thérée et l'espèce d'oiseau dans laquelle il est métamorphosé, la huppe coupée, manifeste sa propre violence. Mais plus nettement que la plume, la corne apparaît comme un révélateur d'identité ou un opérateur de qualification ou de disqualification sociale, morale ou sexuelle. Ainsi, du cor perdu et retrouvé du roi dans Guillaume d'Angleterre ou des cors dans lesquels seul l'élu peut souffler, se qualifiant ainsi comme souverain, et abolissant simultanément le temps répétitif et néfaste des mauvaises coutumes. Ainsi encore du cor dans les tests de fidélité, exhibant ou masquant inversement la faute en marquant le corps d'une tache, puisque seuls les amants fidèles évitent le vin renversé… Ainsi aussi des cornes exhibant sur le front du cocu le signe d'une faute sexuelle de l'épouse en même temps qu'une disqualification sociale. La corne fait donc office d'insigne de souveraineté pour les héros qui parviennent à y souffler ou à boire la totalité de son contenu [14] ; cette consécration prend un caractère dérisoire pour l'abbé des conards, qui se voit remettre une crosse, substitut des cornes. C. Girbéa montre que deux bêtes à plumes, le dragon relayé par le papegau, font office d'emblème héraldique pour Arthur déclinant l'insigne royal dans un registre à la fois sérieux et parodique.

Cornes et plumes, enfin, peuvent apparaître comme des emblèmes d'ordre esthétique. Rêve d'une parole ailée dans la poésie mystique ou l'écriture allégorique (M.-G. Grossel et F. Pomel), souci de la matérialité de l'écriture comme objet d'un travail artisanal (J. L. Benoît), la plume renvoie à un idéal de perfection qui inscrit l'écriture et la lecture dans une démarche sotériologique et spirituelle. Le cor, dans sa forme même, peut se faire, comme le suggère S. Abiker, métaphore de l'écriture de la répétition et de la musicalité qui vise à l'envoûtement textuel, variante de l'envoûtement magique opéré par le cor. C. Ferlampin-Acher et N. Koble montrent comment le cor thématise les effets de résonance orchestrés par les

14. A. S. Magnusdóttir relève cette fonction du cor comme « un insigne de souveraineté, un talisman qui confère un statut royal ou un pouvoir souverain à celui qui le possède ou peut le faire retentir », *op. cit.*, p. 78.

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

romans, qui jouent de la reprise de l'objet sur un registre de reduplication parfois parodique ; dans tous les cas, le cor revêt volontiers une fonction mémorielle par le rappel du motif doublé de nouveaux usages poétiques qui marquent son usure ou son renouvellement. P. Victorin souligne dans les romans tardifs ce statut de signe de mémoire et de reconnaissance que revêt le cor, en l'inscrivant dans une poétique du démembrement et du remembrement, fondée sur la synecdoque, l'emboîtement et l'insertion, tandis que la plume renverrait à une poétique de la métaphore, de la ressemblance et de l'écart.

À travers le parcours des textes explorés par les contributeurs, cornes et plumes se trouvent ainsi associées de façon privilégiée à certaines figures et objets. La corne est aussi bien l'attribut de prédilection du chasseur, du guerrier (Roland), du veilleur, du souverain, du mari cocu, que du diable ou du magicien, avec Merlin ou Aubéron. Elle est associée à d'autres objets : la cloche, comme le cor, assure une scansion temporelle et des fonctions apotropaïques. Le cor peut se substituer à la cloche dans certaines périodes liturgiques qui les interdisent, comme aux derniers jours de la semaine sainte. Le cor magique du *Lai du cor* porte aussi des clochettes. La crosse des cornards de Rouen apparaît comme un substitut des cornes, comme emblème d'un pouvoir (grotesque), tandis que la clef offre un substitut possible au cor dans les épreuves de mauvaise coutume, confirmant la fonction de passage soulignée plus haut. La cotte et le manteau s'associent à la corne-cor comme attribut nobiliaire mais aussi comme vêtement qui cache ou proclame ce qui devrait rester caché : le corps impudique ou la sexualité coupable. Autant d'objets, auxquels il faudrait ajouter la guimpe et l'anneau, qui entrent en résonance entre le *Lai du cor*, le *Tristan en prose*, *Guillaume d'Angleterre*, le *Mantel mal taillé* ou la *Vengeance Raguidel*, comme le montrent C. Ferlampin-Acher, N. Koble et S. Atanassov. Le sein d'or nourricier ou l'os de Lancelot apparaissent comme des synecdoques corporelles similaires au cor dans leur fonction nourricière ou leur statut de relique (P. Victorin). Enfin, le cor s'inscrit, comme l'observe N. Koble, dans la série des récipients magiques liés au motif du banquet discriminant, visant la qualification du souverain que sont la coupe, le hanap ou le graal ; le philtre en serait une autre variante possible. De son côté, la plume caractérise volontiers le clerc, le moine, la religieuse ou le poète. Elle se trouve alors aux côtés de la lime ou du graphe.

Les possibilités de regroupements entre les articles étaient multiples : les sections ne sont donc pas étanches, mais au contraire se relaient et se font écho. La première section et les deux dernières sont exclusivement consacrées aux

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

cornes, respectivement animales, musicales ou nourricières ; plusieurs interventions formaient un ensemble cohérent autour du cor qui s'imposait. Pour éviter toutefois une logique dichotomique, les deuxième et troisième sections abordent cornes et plumes, conjointement ou non, comme attributs au fonctionnement similaire, dans les textes arthuriens ou allégoriques.

Les articles de D. Hüe et M. Rousse qui forment la première section abordent la corne comme attribut animalier sous l'angle de pratiques sociales, folkloriques et théâtrales. Ils offrent un premier aperçu sur l'imaginaire de la corne, à travers des rituels qui s'ancrent dans un rythme calendaire d'origine païenne tout en exploitant une symbolique de la corne du côté de la vitalité : puissance sexuelle exhibée ou perdue pour le cocu, puissance de régénération du temps païen qui expliquerait la corne diabolique médiévale plus que les textes bibliques, selon D. Hüe.

Dans la seconde section, les cornes et plumes apparaissent comme les attributs emblématiques de personnages arthuriens ou romanesques importants, comme Merlin et Arthur. L'article de P. Walter prolonge l'exploration de la dimension calendaire associée à la symbolique des cornes tout en l'associant aux pouvoirs de métamorphose de Merlin qui renvoient à une maîtrise du temps. Corne et plume se rejoignent en Merlin autour de la mue, à travers la métamorphose en cerf à cinq cors ou le motif énigmatique de l'*esplumoir*. C. Girbéa et P. Victorin interrogent la combinaison des deux attributs autour du personnage d'Arthur : la première en proposant de voir dans le *papegau* un avatar héraldique du dragon et dans l'utilisation emblématique de la corne et de la plume l'imbrication de deux conceptions du temps ; la seconde, en abordant leur fonctionnement synecdochique et métaphorique qui permet de définir deux types d'écriture romanesque.

Les deux attributs animaliers sont envisagés dans la troisième section dans un cadre allégorique, comme signes à interpréter ou même pour la plume comme métaphore de la lecture allégorique. Les cornes et les plumes apparaissent par leur structure sérielle comme un support possible pour une exploitation allégorique dans le champ religieux et moral. X. Muratova s'attache à la corne dans la tradition complexe des Bestiaires et R. Cordonnier à la plume dans un texte d'Hugues de Fouilloy, permettant respectivement de compléter la symbolique de la corne proposée dans la première section et d'introduire au tropisme spirituel des plumes. L'exploitation relative et ambivalente des cornes ou/et plumes traduit l'annexion du symbolique à une logique allégorique globale ou à un projet didactique particulier, et la grande plasticité des significations dont elles sont porteuses.

M.-G. Grossel, C. Noacco et J.-L. Benoît, en se concentrant sur la plume comme synecdoque de l'oiseau ou outil de l'écriture, s'attachent chacun à leur manière, au tropisme spirituel et ascensionnel de la plume que j'amorce dans

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]

la section précédente avec la métaphore de l'envol appliquée à l'écriture et à la lecture. La plume, associée dans l'oiseau à un tropisme vertical mais aussi à la voix et à la mue, peut apparaître comme emblème d'une quête amoureuse, spirituelle, ou mystique mais aussi littéraire. La plume est le vecteur ou la métaphore d'un parcours ascensionnel et d'une communication avec Dieu, éventuellement combinée au chant, lui aussi ascensionnel. Cette fonction médiatrice est déclinée dans les récits de métamorphoses, où la transformation en oiseau peut aussi revêtir la fonction de communication entre monde humain et féerique ou inversement de séparation ou d'exclusion.

Enfin les articles des deux dernières sections centrées sur le cor forment un ensemble d'autant plus homogène qu'ils s'intéressent majoritairement à un corpus arthurien bien délimité et se concentrent sur la fonction de signe assurée par cet objet. L'avant-dernière section propose une approche diversifiée : K. Ueltschi offre une mise en perspective de la symbolique du cor dans un corpus large, et souligne l'articulation du souffle avec les questions du temps et du passage, le cor apparaissant comme signe ou signal d'un événement ou avènement, en rapport étroit avec l'aventure par conséquent. Cornes à souffler ou cornes à boire, les cors peuvent intervenir comme objets magiques, offrant aussi matière à des épreuves qualifiantes, voire un emblème possible de l'esthétique romanesque. C. Ferlampin Acher s'interroge sur l'usure du motif et ses tentatives de renouvellement dans les romans arthuriens tardifs tandis que S. Abiker propose une approche originale et stylistique du cor comme emblème d'une écriture de la répétition et de l'écho. La dernière section, avec N. Koble, C. Ferlampin-Acher et S. Atanassov, se concentre sur les occurrences du cor au sein de l'épreuve de fidélité et ses déclinaisons entre le *Lai du cor*, le *Tristan en prose*, la *Première Continuation de Perceval*, le *Guillaume d'Angleterre*, le *Mantel mal taillé* ou la *Vengeance Raguidel*.

Ce qui rapproche cornes et plumes, c'est peut-être finalement, outre leur traitement similaire comme attributs emblématiques, leur rapport à la question existentielle : la plume comme outil d'envol métaphysique, spirituel ou littéraire tout comme la corne, liée au souffle, au rythme et au temps cosmiques, mettent en jeu l'avènement à une identité ou un changement identitaire. D'où une forte présence comme ingrédient de l'aventure – étymologiquement événement et avènement –, ou de la métamorphose, déclinées dans un registre chevaleresque, courtois, féerique, moral, littéraire ou mystique.

[« Cornes et plumes dans la littérature médiévale », Fabienne Pomel (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2010, www.pur-editions.fr]